



L'esprit voyageur

HUGO VERLOMME, DAVID KÖNIG

et Valérie Paillé

# Îles tragiques

Histoires terribles et magnifiques







# Îles tragiques

Histoires terribles et magnifiques

Arthaud, Paris, 2009  
87, quai Panhard-et-Levassor  
75647 Paris Cedex 13  
Tous droits réservés  
ISBN : 978-2-7003-0082-6

✱ L'esprit voyageur ✱

HUGO VERLOMME, DAVID KÖNIG  
et Valérie Paillé

# Îles tragiques

Histoires terribles et magnifiques

**ARTHAUD**

Extrait de la publication

Dans la même collection

*Passionnés de l'air*, Bernard Marck, 2009

*Un baiser d'ailes bleues*, Nicole Viloteau, 2009

*Amazonie mangeuse d'hommes*, Ricardo Uztarroz, 2008

*Atlantide, rêve et cauchemar*, Yves Paccalet, 2008

*Toute la terre m'appartient*, Christian Delacampagne, 2007

*Le Voyage à pied*, Philippe Lemonnier, 2007

*Coups de folie en mer*, Hugo Verlomme, 2006

*La Véritable Histoire de Robinson Crusoe*, Ricardo Uztarroz, 2006

*La Quête du désert*, Éric Milet, 2005

*« Les trains qui arrivent à l'heure n'ont pas d'histoire. »*

Dicton populaire





# Sommaire

<i>Introduction</i> .....	11
<b>Utopistes et naufrageurs</b>	
Eleuthera, Bahamas .....	21
<b>No man's land</b>	
Clipperton, Pacifique Est .....	41
<b>Kabris, une île dans la peau</b>	
Nuku Hiva, îles Marquises .....	65
<b>La sanglante odyssée du Batavia</b>	
Houtman Abrolhos, océan Indien.....	109
<b>La joie et l'horreur</b>	
Gorée, Atlantique Nord.....	129
<b>L'île sans retour</b>	
Pitcairn, Pacifique Sud .....	171
<b>Meurtres en série sur une île du Nouveau Monde</b>	
Salt Spring Island, Pacifique Nord-Est .....	195
<b>Le baigne des enfants</b>	
Île du Levant, Méditerranée .....	229
<b>Une larme dans la mer</b>	
Tromelin, océan Indien .....	257

Une île mise à mort

Chios, mer Égée ..... 271

*Bibliographie* ..... 325

*Remerciements* ..... 329

*Hugo Verlomme* ..... 331

*David König* ..... 333

*Valérie Paillé* ..... 334

# Introduction

## Une autre vision des îles

*« L'île serait seulement le rêve de l'homme et l'homme la pure conscience de l'île. »*

Gilles Deleuze

**L**ES ÎLES... Ces simples mots recèlent à eux seuls un incroyable pouvoir de rêve et d'attraction, comme s'ils reflétaient un passé immémorial enfoui en chacun de nous, le souvenir de cet âge d'or où les humains vivaient heureux sur les plages nourricières des îles, ces atomes de ciel et d'eau... Plus prosaïquement, l'idée même de l'île, avec son exotisme d'agence de voyages, fait surgir dans nos imaginations accablées un faisceau d'images : eaux turquoise, plages de sable blanc, cocotiers élancés... Lieu forcément sublime où se mêlent le vent, la mer, la terre et l'horizon, l'île est devenue synonyme d'évasion, d'aventure, de liberté. L'île est devenue un décor.

Pourtant, au-delà des clichés et des archétypes, d'autres réalités transparaissent, pas toujours idylliques. Passer quinze jours de vacances sur une île ou bien y vivre toute

l'année n'est pas la même chose ; être logé à l'hôtel ou dépendre de ses seules mains pour survivre, non plus. Nous avons voulu regarder en arrière, avant l'ère du tourisme et des communications, lorsque séjourner sur une île déserte signifiait réellement être coupé du monde. Les îles dont nous parlons ici – en des temps antérieurs au XX<sup>e</sup> siècle – sont celles dont l'œil peut faire le tour ; certaines sont proches, comme l'île du Levant, d'autres sont perdues au bout du monde, comme Tromelin ; les unes ne sont guère que des cailloux où se sont déroulés d'illustres naufrages, les autres, plus luxuriantes, ont abrité l'utopie.

Nous avons soulevé le voile sur quelques noms mythiques ou méconnus, afin de révéler l'autre dimension de l'île – angoissante, brutale, irrationnelle –, qui n'effleure jamais l'imagination des touristes et des voyageurs. Celui qui a vécu sur une île sait à quel point on peut s'y sentir emprisonné, en exil, loin du monde, et à quel point aussi les tensions, les désirs et les peurs s'y exacerbent, parfois jusqu'à la folie. Domination, jalousie, enfermement, territorialité, barbarie, mensonge... L'île est le miroir déformant des passions humaines.

Pour l'apprenti navigateur, l'île est la borne de départ, la première marche avant le grand saut dans l'inconnu d'une traversée océanique. Telles les pierres d'un gué dressées au milieu de l'immensité liquide, les îles sont un abri au cœur de l'océan, une escale salutaire. Et ce n'est pas le moindre de leurs paradoxes qu'elles portent en elles la double notion de prison et de liberté, de cachette et de renouveau. Territoire de naufragés ou d'aventuriers, l'île est soit le point de départ d'une échappée belle, soit le cul-de-sac où se finit une histoire.

Bien sûr, par leur situation, les îles constituent un parfait refuge pour des êtres pourchassés... Dans notre passé le plus lointain, lorsque les premières vagues de violence sont venues mettre fin à l'âge d'or de l'humanité, de nombreux groupes de populations en fuite ont cherché des îles vierges où se réfugier. C'est ainsi que les pacifiques Indiens Lucayes (ceux-là mêmes qui accueillirent Christophe Colomb), obligés de quitter leurs forêts d'origine sous la menace des féroces Indiens Caraïbes, ont colonisé la mer des Antilles, qui garde encore les traces de leur passage.

Les îles semblent alors des havres de paix. Certains s'y sont retrouvés de force ou lors de fortunes de mer, d'autres ont voulu y bâtir des sociétés idéales ; la plupart ont fini laminés par ce cercle étouffant, propice aux secrets, aux trahisons et au désespoir. Dans ce milieu clos aux murailles liquides, le moindre différend prend en effet des proportions extrêmes : territoire, source d'eau douce, femmes, deviennent l'objet de folles convoitises qui peuvent dégénérer en boucheries fratricides.

Quelle que soit la taille de l'île, les clans se forment. Ce sont ces éternelles divisions qui ont mené l'île de Pâques à sa fin, après une lutte ouverte entre clans rivaux. C'est aussi ce qui a perdu les mutinés du *Bounty*, rêvant de fonder une société nouvelle sur Pitcairn, île très isolée du Pacifique Sud, en compagnie d'hommes et de femmes polynésiens ; au-delà des tensions ethniques, les femmes et l'alcool ont servi de prétextes à leur autodestruction. Comme le dit le curé de Fakarava, une île de rêve aux Tuamotu, « le paradis peut vite devenir un enfer ».

Cette inévitable mitose des groupes humains dans le milieu fermé de l'île est une réalité et un thème récurrent dans de nombreuses œuvres. C'est encore et toujours une île que choisit Jonathan Swift pour démontrer l'absurdité de la société britannique : il invente Lilliput, dans *Les Voyages de Gulliver* (1726), où vit un peuple d'hommes minuscules, très avancé, mais qui, scindé en deux clans, n'en fait pas moins la guerre. (L'origine du conflit est qu'un roi cherche à imposer le côté par lequel on doit casser un œuf à la coque. Comique manière de nous rappeler l'inanité de nos divisions...)

Le film et le roman *Sa Majesté des Mouches*, du prix Nobel de littérature William Golding, montrent les jeux cruels d'enfants naufragés sur une île déserte... Plus récemment, dans la série culte *Lost*, les naufragés d'un crash aérien sur une île se divisent en groupes antagonistes qui finissent par s'opposer les uns aux autres. Les exemples abondent et l'on se souviendra de *Cul-de-sac* de Roman Polanski, infernal huis clos insulaire (avec Françoise Dorléac et Donald Pleasance) ; ou encore du film de John Boorman *Duel dans le Pacifique*, où deux soldats d'armées ennemies, un Américain (Lee Marvin) et un Japonais (Toshiro Mifune), se retrouvent seuls sur une île déserte et se battent jusqu'à l'absurde, ignorant que la guerre est déjà finie. Quant à Kinji Fukasaku, dans *Battle Royale*, il met en scène des adolescents qui s'affrontent jusqu'à la mort sur l'île d'Okishima, illustrant la fonction de l'île comme lieu de massacre.

Ces histoires imaginaires correspondent à une réalité. Dans ces rings sans issue que sont les îles, où l'horreur n'est soumise à aucun frein, se sont effectivement bien souvent déroulés des événements d'une rare barbarie, comme

à Chios, île grecque subissant le joug implacable des Ottomans, ou sur des îlots perdus de l’océan Indien, après le naufrage du *Batavia*, ou encore sur Clipperton, dans le Pacifique Est, lorsque des naufragées durent subir pendant des années les outrages d’un dictateur fou. Car si l’éloignement et la petitesse des îles en font le charme singulier, ils en sont aussi l’immense faiblesse : dans cet isolement sans témoins, chacun peut laisser libre cours à ses pires folies. Dans l’île, point de *deus ex machina*, toutes les tragédies sont menées à leur terme.

Lorsqu’elles ne servent pas de champs de bataille, les îles sont transformées en lieux de quarantaine, en mouiroirs ou en camps de concentration. Leur particularité géographique de « prisons naturelles » leur a valu d’être désignées pour abriter des bâtiments carcéraux : pénitenciers, bagnes ou autres lieux de déportation. Quelques noms nous rappellent ces hauts lieux de la captivité : Montecristo, le château d’If, l’île Saint-Joseph (bagne de Cayenne), l’île du Diable (léproserie de Guyane), le pénitencier d’Alcatraz (dans la baie de San Francisco) ou le bagne des enfants de l’île du Levant...

Loin de toute société humaine, l’île apparaît pourtant comme lieu d’une libération – où chacun laisse s’éveiller le sauvage qui sommeille en lui, comme le montre l’histoire de Joseph Kabris, jeune matelot français devenu un fier guerrier des Marquises. Sur l’île, les règles de la terre ne valent plus ; tout est permis, la loi des hommes est caduque : entre ciel et mer, au bout du monde, c’est l’exutoire.

Mais la liberté est aussi enivrante que dangereuse. Dans l’île, point d’échappatoire à la folie ; les sentiments y sont



exacerbés, condensés, purifiés jusqu'à l'obsession. Le paradoxe de l'île, c'est d'être un système de régulations subtiles dont l'équilibre, une fois rompu, la transforme en milieu instable où les passions explosent comme des gaz inflammables. Sur l'île, un angoissé devient fou, un original devient sauvage, un agneau devient loup.

L'île apparaît comme le lieu de la redécouverte de soi ; c'est aussi celui de la découverte de l'autre. Point de contact entre deux mondes, elle est une zone de confrontation entre le sauvage et le civilisé (sauvage pour l'un, civilisé pour l'autre...) : Colomb et les Lucayes, Krusenstern et les Marquisiens, etc. Se produit alors cette chose extraordinaire : la confrontation, la comparaison et l'opposition, entre le connu et l'inconnu – expérience trop riche, trop intense, trop déstabilisante, pour que beaucoup d'hommes puissent la supporter. Ici deux groupes humains se rencontrent et se découvrent sans se comprendre : remise en cause des valeurs et des certitudes, brouillage des limites entre le bien et le mal, tels sont les défis auxquels l'île nous confronte. Le résultat est, la plupart du temps, décevant et brutal : ce qui pourrait s'avérer une expérience pacifique et enrichissante s'achève en bain de sang. Si l'île est une loupe posée sur l'âme humaine, c'est aussi un miroir dans lequel peu d'hommes supportent de se regarder.

L'île demeure néanmoins un lieu de recommencement, à l'écart de la civilisation. Le mythe de Robinson passe toujours par la volonté de fuir la foule, de se détacher de la routine et de rejeter les obligations. « Rêver des îles, avec angoisse ou joie, peu importe, c'est rêver qu'on se sépare, qu'on est déjà séparé, loin des continents, qu'on est seul et perdu – ou bien c'est rêver qu'on repart à zéro, qu'on

recrée, qu'on recommence », prévient le philosophe Gilles Deleuze.

La notion de recommencement est primordiale dans notre perception de l'île et de sa prometteuse virginité. En plein déluge, l'arche de Noé erre sur l'immensité liquide en quête d'une terre et trouve enfin une île : le seul lieu non submergé – le sommet émergé du mont Ararat –, la promesse d'un monde nouveau... Ce n'est pas un hasard si, en 1516, Thomas More situe sa société idéale dans une île – l'île d'Utopie. Un siècle plus tard, en 1623, Francis Bacon campe lui aussi sa société parfaite (la Nouvelle-Atlantide ou Bensalem), sur une île supposée se trouver quelque part dans le Pacifique, du côté des Galápagos, « cachée dans une enclave secrète au cœur du vaste océan ».

L'île est une matrice à utopies. Pirates, robinsons, exilés, utopistes, religieux, aventuriers ou chasseurs de trésors, tous rêvent à un moment donné de sociétés idéales. Certaines sont sans doute moins douces que d'autres, comme la société imaginée par Barbe Noire qui, au tout début du XVIII<sup>e</sup> siècle, régna sur la ville de Nouvelle-Providence (aujourd'hui Nassau, Bahamas) devenue la capitale libre des pirates en tous genres, avec pour programme la contrebande, le jeu, l'alcool, le crime, le stupre.

Dans tous les cas, l'île est le cadre rêvé de l'expérimentation sociale : un milieu clos et lointain, préservé des influences corruptrices des civilisations déjà existantes. L'île apparaît dès lors comme un laboratoire philosophique. L'étrange énigme métaphysique proposée par le roman de Bioy Casares, *L'Invention de Morel*, illustre à l'extrême cette aspiration : un naufragé se retrouve sur une île où quelques amis sont réunis pour vivre et revivre une journée parfaite à l'infini... Cet éternel recommencement, c'est le mirage

attirant les aventuriers vers ces grains de beauté qui parsèment le visage de l'océan.

Domaine de l'intensité, où se dévoile l'âme humaine, l'histoire insulaire déroule sa trame de rêves et de cauchemars : aventures brisées, chimères sublimes, utopies fulgurantes, âges d'or éphémères... Derrière bien des îles, se cachent des histoires exemplaires ou tragiques ayant marqué notre histoire et notre imaginaire.

Elles agissent telles des lentilles grossissantes. Elles sont des clefs du passé, parfois du futur. L'ardeur du recommencement se heurte vite, pourtant, aux limites naturelles de ces îles où « le temps s'immobilise », pour reprendre les mots de Brel, réfugié aux îles Marquises, avant sa mort. Toute la mélancolie insulaire qui avait saisi Paul Gauguin pendant son séjour en Polynésie est là. À Tahiti, on appelle cela : être « fiou », c'est-à-dire n'avoir envie de rien, comme en parle si bien Bernard Moitessier dans son livre testament, *Tamata*, en déplorant le côté improductif des îles polynésiennes... La mélancolie va de pair avec les îles, tout comme une triste rengaine de saudade colle au vent qui balaye les îles du Cap-Vert.

Dans le sillage flamboyant de Paul Gauguin, Henri Matisse, âgé de soixante et un ans, embarque de San Francisco en 1930 sur un paquebot à destination de Tahiti. Ce voyage va être un émerveillement initiatique : le voilà qui arpente les plages, nage, fait de la pirogue ; puis il prend la goélette pour les îles Tuamotu, où il plonge avec délectation, des lunettes en bois sur les yeux, dans les lagons multicolores de Fakarava et d'Apataki. Tout au long de sa robinsonnade, Matisse couvre ses carnets de notes et de croquis, il se gorge des lumières et des couleurs, s'emplit

de ces visions magnifiques qui vont influencer son œuvre jusqu'à la fin de sa vie, y compris dans la lumière de ses vitraux. Souvenir des îles...

Nous avons ici le type même du voyage aux îles qui fait rêver. *Partir* en bateau, passer quelques mois entre atolls et lagons en jouissant au maximum du paysage, des habitants, de la luxuriance, puis *revenir*... Mais que serait-il advenu de Matisse et de son œuvre, s'il était resté aux îles Sous-le-Vent ? Aurait-il connu la mélancolie, comme l'écrivain Stevenson, quelques années plus tôt, qui songeait avec nostalgie à l'Écosse, lui dont l'histoire s'est diluée aux îles Samoa, devenues sa dernière demeure ?

La leçon des îles serait-elle qu'elles sont des amantes trop passionnées, des escales merveilleuses où il faut passer sans s'attarder, rêver sans s'appesantir, et surtout ne pas s'implanter ? Refuges ludiques et éphémères sur la route de la vie, les îles ne sont-elles que des mirages destinés à nous pousser au mouvement sur l'immensité océane ? De simples illusions, qui font dire au devin désabusé du *Zarathoustra* de Nietzsche : « *Faut-il que j'aïlle encore chercher mon heur aux îles Fortunées, et loin parmi des mers immémoriales ? Mais tout est pareil, rien ne vaut la peine, inutile de chercher, il n'est même plus d'îles Fortunées !* »

L'île dont on rêve, celle des anciens voyageurs ou des touristes, est avant tout un lieu que l'on traverse, une escale où l'on se pose le temps d'oublier le temps, puis que l'on quitte à regret. Qu'on y vive ou qu'on les quitte, les îles sont toujours des machines à nostalgie. Sur une île, on se trouve à la fois au cœur du monde et au bout du monde. Comme l'écrivait le bourlingueur Blaise Cendrars : « *Iles où l'on ne prendra jamais terre/ Iles où l'on ne descendra jamais/ Iles*

## Valérie Paillé

Journaliste et réalisatrice de documentaires pour Arte, Valérie Paillé observe avec joie l'étonnante coordination de son existence avec l'univers insulaire : née en Ile-de-France, cette arrière-petite-fille d'un pêcheur de homards des îles Chausey, petite-fille d'un mécène des ostréiculteurs du bassin d'Arcachon, passe tous les étés de son enfance sur l'île aux Oiseaux (Aquitaine) tout en fréquentant très calmement la jolie ville de Chatou, assez célèbre pour abriter l'« île des impressionnistes ». Puis, marquée relativement tôt par le *Supplément au voyage de Bougainville*, celle que Joseph Kessel surnomma un jour « la natte curieuse » multiplie les dérives solaires d'un archipel à l'autre : séjours à Tahiti, aux Marquises, survol d'Hawaii et des Tuamotu, installation temporaire aux îles Loyauté (Nouvelle-Calédonie). Elle a déjà pique-niqué sur des îlots finlandais – c'est dire sa bravoure –, possède son propre bateau, ainsi que de nombreux carnets ayant nourri, entre autres choses, le présent ouvrage.

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EBNN000126.N001  
Dépôt légal : mai 2009

Extrait de la publication